

OCTAVE MIRBEAU ET LE POISON RELIGIEUX

Au moment où l'on célèbre le centenaire de la loi de séparation des Églises et de l'État concoctée par le « *socialiste papalin* » Aristide Briand, comme le surnommait ironiquement l'intransigeant Clemenceau, il est bon de rappeler qu'elle a donné lieu à de très vives oppositions. Non seulement, bien sûr, à droite et à l'extrême droite, de la part des coalisés de l'obscurantisme, acharnés à défendre les exorbitants privilèges de l'Église catholique romaine pour mieux garantir la pérennité d'un ordre social inique dont ils tiraient profit, mais aussi, à gauche et à l'extrême gauche, de la part des laïques radicaux, avant tout soucieux de l'émancipation des esprits. Parmi eux, le plus prestigieux journaliste de l'époque, Octave Mirbeau, l'immortel auteur de *L'Abbé Jules* (1888), de *Sébastien Roch*^[1] (1890), du *Journal d'une femme de chambre* (1900) et de *Les affaires sont les affaires*^[2] (1903).

Pour être passé entre les mains des « *pétrisseurs d'âmes* » que sont les jésuites à ses yeux, et en avoir conservé durablement ce qu'il appelle « *l'empreinte* », Octave Mirbeau ne saurait en effet se satisfaire d'une loi qui se contenterait de séparer la sphère publique et la sphère privée, la République et l'Église, tout en laissant aux « *pourrisseurs d'âmes* » le droit de poursuivre en toute impunité leur manipulation des esprits. Il ne suffit pas de dénoncer le cléricisme, c'est-à-dire le pouvoir des prêtres et leur ingérence dans les affaires de la cité : il convient de s'attaquer à la racine du mal, c'est-à-dire aux croyances religieuses elles-mêmes, grâce auxquelles une minorité de dominants s'assure la subordination des larges masses. Non seulement elles relèvent de superstitions grossières et sont tout juste bonnes pour des pensionnaires de Charenton, comme écrivait le jeune Octave à 19 ans^[3], mais elles sont aussi un poison pour l'esprit et pour le corps : elles contribuent à anéantir tout esprit critique, à anesthésier la sensibilité, à refouler dangereusement les besoins sexuels les plus sains, à distiller un indéracinable sentiment de culpabilité, bref à transformer des êtres humains susceptibles d'intelligence et d'épanouissement en un troupeau de « *croupissantes larves* » que les « *mauvais bergers* » de toute obéissance conduiront impunément à la boucherie... ou aux urnes^[4] !

Car Mirbeau ne s'attaque pas seulement aux manipulateurs ensoutanés, propagateurs de ce qu'il appelle la « *malaria religieuse* ». Il est en effet bien convaincu que les pseudo-républicains au pouvoir ne sont pas davantage soucieux d'émanciper les esprits, au risque de perdre leurs prébendes. Et il dénonce avec constance la collusion, camouflée derrière des gesticulations destinées à tromper les imbéciles, entre les « *Cartouche* » de la République et les « *Loyola* » de l'Église catholique, qui en réalité sont tous complices de crimes de lèse-humanité^[5]. Il souhaite en revanche un enseignement réellement laïque, c'est-à-dire fondamentalement matérialiste et purgé de toutes les anesthésiantes illusions spiritualistes d'essence religieuse, condition *sine qua non* pour former des individus libres et des citoyens conscients et actifs, sans lesquels la « démocratie » n'est qu'un jeu de dupes. C'est dans ce contexte qu'il convient de situer sa réponse à une enquête de la *Revue blanche*, publiée le 1^{er} juin 1902^[6].

Pierre MICHEL

Président de la Société Octave Mirbeau

Réponse à une enquête sur l'éducation

J'ai été dans un établissement religieux, chez les jésuites de Vannes.

De cette éducation, qui ne repose que sur le mensonge et sur la peur, j'ai conservé très longtemps toutes les terreurs de la morale catholique. Et c'est après beaucoup de luttes, au prix d'efforts douloureux, que je suis parvenu à me libérer de ces superstitions abominables par quoi on enchaîne l'esprit de l'enfant pour mieux dominer l'homme plus tard. Je n'ai qu'une haine au cœur, mais elle est profonde et vivace : la haine de l'éducation religieuse.

Il existe, dans certains pays, des fabriques de monstres. On prend, à sa naissance, un enfant normalement conformé, et on le soumet à des régimes variés et savants de torture et de déformation pour atrophier ses membres et, en quelque sorte, déshumaniser son corps. On peut voir de ces spécimens hideusement réussis dans les exhibitions américaines et dans les pèlerinages de Lourdes et de Sainte-Anne d'Auray.

Les jésuites, en général tous les prêtres, font pour l'esprit de l'enfant ce que ces *impresarii* de cirques laïques et de pèlerinages religieux font pour son corps. Les maisons d'éducation religieuse, ce sont des maisons où se pratiquent ces crimes de lèse-humanité. Elles sont une honte et un danger permanent.

C'est pourquoi, étant partisan de toutes les libertés, je m'élève avec indignation contre la liberté d'enseignement, qui est la négation même de la liberté tout court... Est-ce que, sous prétexte de liberté, on permet aux gens de jeter du poison dans les sources ?...

Octave MIRBEAU

[1] Mirbeau y transgresse un tabou destiné à durer encore plus d'un siècle : il y traite de la séduction et du viol d'un adolescent par un jésuite, dont le modèle n'est autre que Stanislas du Lac, qui sera le confesseur et l'âme damnée du haut état-major pendant l'affaire Dreyfus. L'action se déroule dans le collège des jésuites de Vannes, où le jeune Mirbeau a été pensionnaire pendant quatre ans – « *un véritable enfer* », écrivait-il à 14 ans.

[2] Voir notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel, 3 volumes, 2000-2001, et de son *Théâtre complet*, Eurédit, 4 volumes, 2004.

[3] Voir ses *Lettres à Alfred Bausard*, Le Limon, Montpellier, 1989. Elles sont recueillies dans le tome I de sa *Correspondance générale* (L'Age d'Homme, Lausanne, 2003).

[4] Pour le libertaire Mirbeau, les élections ne sont qu'une duperie, par laquelle les moutons humains choisissent le boucher qui les tuera et le bourgeois qui les mangera. Son appel à « la grève des électeurs » (1888) sera diffusé à des centaines de milliers d'exemplaires à travers l'Europe.

[5] Voir son article « Cartouche et Loyola » (1894), recueilli dans ses *Combats pour l'enfant* (Ivan Davy, 49320 – Vauchrétien, 1990).

[6] Elle est recueillie également dans les *Combats pour l'enfant*.